

Dieu, sinon sur son amour du prochain, sur sa bonté qui était incomparable et infatigable !

\* \* \*

C'est par là qu'il devait mourir. Déjà sa santé avait donné des inquiétudes. Pourrait-il entrer dans l'évêché qu'il s'était, enfin, pour l'honneur du diocèse, décidé à relever ? S'il était tombé, après une longue journée de cérémonies, la surprise, autour de lui, n'aurait pas été grande, tellement il allait jusqu'au bout de ses forces. Mais c'était une journée sans fatigue apparente, le mardi 14 février. Après midi, il partit avec ses vicaires généraux pour Doué-la-Fontaine ; il voulait voir la maison qu'il organiserait pour ses vieux prêtres...

Une dernière fois, il quitta, vivant, sa maison.

On avait fait sur la route, une quinzaine de kilomètres à peine. Monseigneur se trouva mal, puis très mal. Il n'eut plus qu'un dernier geste, pénible, incertain... Lentement, ses bras s'élevèrent puis retombèrent impuissants. Ce qui voulait dire, peut-être, à ne voir que l'homme : je n'en puis plus ; c'est fini. Ce qui voulait dire, si vous regardez le prêtre et l'évêque : je remets mon pauvre cœur, usé au service des hommes, entre les mains de Dieu, qui, seul, peut me donner un cœur nouveau pour les services d'éternité...

Au retour, il ne revit plus sa maison, victime de la guerre. Son regard, éclairé par les derniers sacrements, se tournait vers la Jérusalem céleste où il entraît : heureuse vision de paix construite de pierres vivantes polies par l'épreuve et brillant des feux de la charité. Ses pieds n'hésiteraient plus aux cahots du chemin, ses épaules ne se courberaient plus sous le poids des charges : il était arrivé. Son goût ne souffrirait plus de lignes ou de couleurs imparfaites, son esprit ne s'attarderait plus aux difficultés de la recherche : il était dans la lumière de Dieu. Ses mains ne béniraient plus personne ; mais elles gardaient l'anneau de l'évêque, signe de fidélité et promesse de vie éternelle.

\* \* \*

Chers diocésains d'Angers, pendant des journées entières, vous êtes allés prier près de lui et pour lui. Nous y sommes allés tous, les évêques, les prêtres, les séminaristes, les religieux, les religieuses, les militants et les membres de l'Action catholique, les fidèles et d'autres encore. Cette foule, recueillie en prières devant son évêque mort, était faite de toutes les professions, de toutes les conditions, de tous les âges. On y venait des écoles, des bureaux, des salons, des champs, des marchés, des ateliers, des usines, parce qu'un chrétien sait bien, il sent à certaines heures, qu'un évêque est vraiment un père.

Puis, quand arriva le jour de la sépulture, vous étiez, foule innombrable, prière fidèle, éloquence muette mais émouvante, sur le chemin où il passait une dernière fois. Cette cathédrale ne pouvait pas vous recevoir tous ; et vos églises, on me l'a dit, se sont remplies encore pour les messes qu'ont célébrées, à son intention, les paroisses. Oui, c'est quelque chose de très grand que l'action d'un évêque au milieu de son peuple : vous l'avez compris. Et c'est quelque chose de très grand que la foi d'un peuple en deuil : nous l'avons vu. Vision imparfaite sans doute, mais déjà splendide : grandeur de l'Evêque et grandeur des vrais chrétiens, unis intimement dans la famille de la sainte